La sortie du « Traité du Hasard » est une vraie bonne surprise. Non pas que le film ait la facture filmique et l'esthétique lumineuse de « Jeanne et le garçon formidable ». Le propos de Patrick Mimouni n'est pas de faire un travail artistique dans le sens élaboré du terme. Toute sa richesse est dans son aspect frontal, rudimentaire. Si « Jeanne... » est un film réalisé par deux homosexuels qui racontent une histoire hétérosexuelle infiltrée par une vision *camp* et obligatoirement alternative, « Le Traité du Hasard » est le premier film 100 % gay qui ait été produit en France depuis longtemps. Tous les personnages sont gays, dans la vie comme à l'écran, c'est ce qui lui donne cette force de témoignage et cette crédibilité qui apportent au film, en retour, sa valeur de chronique d'une époque.

Comment pourrait-on raconter le scénario ? Il s'agit de cinq personnages centraux qui explosent tour à tour. Parmi eux, il y a des jeunes, il y a des vieux, il y a des séropositifs, il y a des séronégatifs. De ces extrêmes naît un conflit ouvert, dynamique, à peine arrondi par le fait que les personnages sont tous liés par une histoire d'amitié et tous également désemparés face à un destin mystérieux. L'analogie avec « The Boys in the Band » de Matt Crowley, film mythique des années 70, est inévitable. Là aussi, les dialogues sont anarchiquement violents, parfois pour le simple plaisir de provoquer la souffrance. Les personnages se repoussent et s'attirent, se disent leur quatre vérités, se réconcilient à peine. Mais, au début du mouvement pour les droits des homosexuels, ce qui rendait « The Boys in the Band » si pathétique, c'est que le film n'offrait aucune perspective positive. « Le Traité du Hasard », lui, oublie l'impasse du drame forcé parce qu'on comprend bien que ce qui unit les personnages est bien au-delà de l'amitié : une sorte d'incapacité à vivre les uns sans les autres, une co-dépendance sincère, comme si le film était le témoin d'une époque qui se finit, où les liens humains redeviendraient plus forts.

Et cela ne s'arrête pas là. Si « Jeanne... » est un film très politiquement correct, où presque toutes les facettes du problème sont présentées, « Le Traité du Hasard » est une œuvre brute qui reflète les hésitations et la complexification du discours face à l'épidémie. Tous sont désemparés face à la maladie. Le récit suit Laurent Chemda, sans vraiment l'expliquer, de la monothérapie par AZT à la multithérapie, comme si le temps s'écoulait à vitesse record. Son passage à l'hôpital pour une endoscopie n'a pas d'autre signification que de montrer l'intrusion du médical non seulement dans le corps des personnages, au vrai sens du mot, mais aussi dans leurs vies. Et si « Jeanne... » se termine par une mort, les séropositifs du « Traité du Hasard » continuent à vivre, comme s'ils étaient obligés, ou comme s'ils avaient réussi à vivre avec. Dans ce sens, le film de Mimouni est plus qu'un reflet de l'épidémie, c'est le premier vrai film sur la communauté gay française moderne. Si le tournage a essentiellement lieu dans le Marais, c'est paradoxalement pour mieux se débarrasser de la caricature à la « Pédale Douce », pour montrer une micro-société pas forcément embellie, pas forcément glauque non plus. Tout ceci est appuyé par le jeu quasiment warholien des acteurs. Nini Crépon, de la célèbre troupe des années 70, Les Mirabelles, est un acteur fantastique, qui prend sur lui avec conviction toute l'ingratitude de son personnage. Considéré comme une vieille folle déboussolée, il est le pendant d'Éliane Pine Carringhton, qui joue sa propre vie, c'est-à-dire une météorite transformiste décapante. Bruno Anthony de Trigance, ami de longue date de Patrick Mimouni, incarne le vieux radical homosexuel de province, et son aisance est une vraie bouffée d'oxygène. Laurent Chemda, lui, est la révélation du film. Si son jeu d'acteur n'est pas complètement au point (après tout, c'est son premier film et il n'a jamais pris de cours), il illumine la pellicule par un mélange unique de surexposition sexuelle et de timidité introvertie. Il est à la limite du spectre des sentiments, écorché vif. On assiste à l'éclosion d'une personnalité issue du milieu gay dans le domaine de consécration par excellence, le cinéma.

Enfin, « Le Traité du Hasard » se penche comme jamais auparavant sur les liens entre les générations dans une communauté obnubilée par la jeunesse. Patrick Mimouni incarne cette passerelle entre jeunes et moins jeunes pédés : dans la scène centrale, il discute avec Laurent Chemda de la vie après la mort, de la possibilité d'un *Dieu, peut-être*, et des *particules de l'univers*. « Le Traité du Hasard » est une œuvre importante, un vrai reflet de notre époque. Courez-y.

« Se débarrasser de la caricature, pour montrer une micro-société pas forcément embellie, mais pas non plus forcément glauque. »

Un jour, Éliane est allée chez Jean-Luc Delarue avec un gros lézard en diamant sur le cœur. Brrrr !